

voilà ce qui méloignera éternellement de vous.

—Un crime! dit-elle épouvantée.

—Mon père était Gaspard de Lestilly, celui-là même dans le château duquel j'habite en ce moment... où il est mort assassiné la nuit, il y a vingt-cinq ans.

—Assassiné! Par qui?

—Par... par ma mère!

Et il s'arrêta, suffoqué par les larmes qui se mirent à couler de nouveau, incessantes.

Adrienne avait le cœur serré et tremblait.

Elle n'osait plus interroger.

Même elle regrettait d'avoir obligé le jeune homme à parler.

Il le comprit.

Ce fut presque mourant de honte et de douleur qu'il continua:

—Gaspard de Lestilly n'était pas le mari de ma mère... ma mère était fille et seulement sa maîtresse..... ma mère l'a tué parce qu'il refusait de lui rendre l'honneur en me donnant son nom.

Adrienne eut un éclair dans le regard.

Sa main serra énergiquement la main de Paul.

Quelle pensée venait de traverser ce cœur de jeune fille? Qui le dira?

Elle ne pouvait, dans sa candeur virginale, qui l'empêchait de comprendre même la faute d'Albine, approuver son crime..... Mais elle était femme, et quelque chose se révoltait en elle contre l'abandon qui avait fait d'Albine une criminelle.

Ce crime d'une femme, d'une mère, une autre femme ne pouvait-elle, sinon l'approuver, du moins l'excuser?

—Et votre mère. Paul, dit-elle doucement, serrant toujours la main du jeune homme, votre mère, mon pauvre ami, elle est morte, sans doute, elle aussi?

—Non... elle vit!

—Ah! dit-elle, toute pâlie, la gorge sèche. Et on se cache-t-elle douc?... Vous la connaissez?

—Je la connais.

—Comment se fait-il pu'elle vous ait abandonné?

—Elle ne m'a pas abandonné. J'ai vécu auprès d'elle toute ma vie, elle s'est montrée bonne, dévouée, se sacrifiant, soumise à mes caprices, attentive à mes desirs, éplorée et triste jusqu'à la mort aux moindres de mes chagrins. Si loin que remonte mes souvenirs d'enfance, je ne vois que sa souriante figure, penchée au-dessus de moi; jamais de dures paroles, toujours douce et résignée et le pardon aux lèvres.

—Ah! je le comprends bien maintenant, c'est à force

Ah! je le comprends bien maintenant, c'est à force de privations et d'économies réalisées peut-être au détriment de sa santé; que jamais je n'ai manqué de rien, et elle a dû prendre plus d'une fois sur ses repas, se passer de manger peut-être, pour m'achefer quelque jouet dont j'avais eu l'imprudence de montrer l'envie... Pauvre femme!... Et je suis passé indifférent auprès de tous ces sacrifices... Et j'ai dû être cruel... Et la petite fortune qu'un hasard lui avait donnée, je l'ai dissipée... Elle m'a aimé, elle m'aime, et tout à l'heure encore je la chassais de chez moi comme on chasse un domestique!...

Et Adrienne, troublée:

—De qui donc parlez-vous?

—D'Albine Mirande, de celle qui se disait ma nourrice... et qui est ma mère!

—Ah! la pauvre malheureuse femme!...

—Oui, elle est à plaindre autant que moi, plus que moi!

Et ils gardèrent le silence, plongés dans leurs réflexions tristes.

Adrienne, à son tour pleurait.

Que faire, que résoudre, en cette situation sans issue? Quel dénouement à ce drame poignant de la vie d'une mère!

Elle cherchait, ne trouvait pas.

—Et ma mère sait tout cela.... Vous lui avez tout dit?

—Elle sait tout!

—Et mon grand-père?

—Oh! lui, depuis longtemps n'ignorait rien de ce drame.... Votre grand-père habitait Recey au moment où le crime s'est commis.

—Je devine à présent la cause de ses hésitations...

—Vous le voyez, Adrienne, tout est perdu pour moi... Je n'ai plus qu'à mourir. Car vivre sans vous, je ne pourrais jamais... Adieu, Adrienne..... adieu chère aimée..... nos amour étaient condamnés, il nous était défendu de nous aimer..... nous avons voulu nous aimer quand même... nous en somme punis.

Et il se leva, — car ils étaient restés à genoux tout ce temps. — il se leva, prit la jeune fille dans ses bras, la pressa contre cœur et ses lèvres, fiévreusement, s'égarèrent dans ses cheveux.

—Je vais voir ma mère, je vais voir mon grand-père, disait-elle en sanglotant. Je leur parlerai, je les implorerai.

—Que pourriez-vous leur dire? que pourrai-tils vous répondre?

—C'est vrai, dit-elle avec un geste de folie.

—C'est fini, allez, bien fini!.....

Et, embrassant de nouveau Adrienne avec une sorte de passion furieuse, il s'éloigna en courant.

Et elle l'entendit qui, de loin, disait encore:

—Adieu! adieu pour toujours! pour jamais!

Adrienne resta là, hébétée, ne pensant plus, ne se rendant pas bien compte de ce qui se passait; elle gardait les mains jointes entre ses genoux et ne bougeait pas, comme morte, en cette position, ne sentant point la rosée qui montait et lui mouillait les pieds, les jambes, faisait frissonner tout son corps.

Et depuis longtemps elle était là, demi-évanouie, quand un hennissement la fit tressaillir.

Son cheval se trouvait là, à portée de sa main.

Elle se rejeta en selle, partit à fond de train dans la direction des forges de Chalambot... y pénétra... jeta la bride à un domestique en disant:

—Ne mettez pas le cheval à l'écurie... je reviens dans un instant.

—Madame commençait à être inquiète, dit le domestique, et M. Révéron pareillement.

—C'est bien. Je vais les tranquilliser.

—La fin au prochain numéro—